



Sylvain Tesson
lors de son séjour
au lac Baïkal, en 2010.
Une expérience à l'origine
d'un récit autobiographique,
Dans les forêts de Sibérie.

DOSSIER
Il n'y a plus
de contrées
à découvrir.
Désormais,
les voyages au
loin se font aussi
en profondeur.

LES NOUVEAUX AVENTURIERS

CI-CONTRE : THOMAS GOISQUE/LE FIGARO MAGAZINE ; EN BAS : VINCENT BITAUD ; EN HAUT, À GAUCHE : PHOTO JOSSE/LEEMAGE ; À DROITE : PHOTO JOSSE/LEEMAGE

LE CONTEXTE

Quelques écrivains français donnent un nouveau visage au récit de voyage. Ces globe-trotteurs ne sont pas en quête d'exploits. Vagabonds lettrés, ils aiment mettre leurs pas dans ceux de leurs prédécesseurs pour se souvenir de ce que furent leurs émerveillements mais aussi leurs colères.

60 000 visiteurs

se sont rendus
au festival
Étonnants Voyageurs
à Saint-Malo,
du 18 au 20 mai.



« L'aventure n'a aucune fin utile. Elle ne sert à rien. Elle est la beauté, la gratuité, l'innocence. »

OLIVIER FRÉBOURG DANS « L'AVENTURE POUR QUOI FAIRE ? » COLL. « POINTS/AVENTURE »
PHILIPPE MATSAS / RAM/OPALE



ET AUSSI

« Tibet. Vers la terre interdite. Récits de voyage », anthologie présentée par Chantal Edel, préface de Sylvain Tesson, Omnibus, 1 000 p., 28 €.



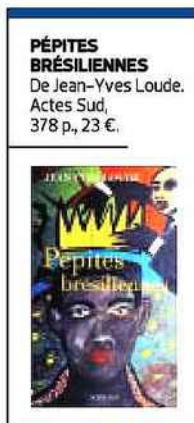
« Avant la dernière ligne droite », de Patrice Franceschi, « Points Aventure », 620 p., 8,50 €.



« Sur le chemin des Ducs. La Normandie à pied, de Rouen au Mont-Saint-Michel. Récit de voyage », de Bernard Ollivier, Phébus, 166 p., 12 €.

L'aventure à la française

DOSSIER Nos globe-trotteurs parcourent le monde en vagabonds métaphysiques et cultivés.



SÉBASTIEN LAPAQUE
slapaque@lefigaro.fr

« **L**N'Y A plus de distance au XXI^e siècle », nous confiait naguère Simon Leys, avec la discrète ironie qu'on lui connaît. Amateur de plaisirs démodés, l'auteur des *Naufragés du Batavia* se désole sans doute de savoir qu'il n'embarquera plus jamais à bord d'un thonier à voiles le temps d'une marée, comme il l'a fait en Bretagne en 1958 puis raconté dans *Prosper* (1). Membre des Écrivains de marine, un corps fondé en 2003 par Jean-François Deniau sur le modèle des Peintres officiels de la marine, Simon Leys aime cependant naviguer les jours de beau temps dans la baie de Sydney à bord de son vieux voilier. Ou embarquer pour des cabotages plus aventureux, par exemple à bord de *La Boudeuse*, un glorieux trois-mâts goélette traditionnel aux destinées duquel veille l'excellent Patrice Franceschi.

Le compliment adressé au capitaine Franceschi est appuyé, mais sincère. Tout ce qui se pense, s'esquisse et s'organise autour de cet aventurier qui a boucliné au Congo, en Guyane, en Bosnie-Herzégovine, au Kurdistan, en Somalie et en Afghanistan, est digne d'attention. Voyez la collection de livres de poche «Points Aventure» que Patrice Franceschi lance aujourd'hui au Seuil avec un premier volume conçu comme un manifeste : *L'aventure pour quoi faire* ?

Pour répondre à cette question, l'ancien président de la Société des explorateurs français a notamment convié Jean-Christophe Rufin, Tristan Savin, Sylvain Tesson, Jean-Claude Guillebaud, Olivier Frébourg, Martin Hirsch et un moussaillon que les lecteurs du *Figaro littéraire* connaissent bien, notre camarade Bruno Corty, qui a rassemblé une bibliothèque « heup-tou-daïte » pour les amateurs de beaux horizons. À lire Corty, on découvre que les écrivains français ont regagné du terrain depuis l'époque où les *travel writers* anglo-saxons écrasaient le marché avec le récit de leurs pérégrinations en Afrique, en Australie, en Amazonie, en Asie et jusqu'aux extrémités les plus mystérieuses de la Terre. On se souvient de l'heure de gloire de Redmond

O'Hanlon échouant à Bornéo et traversant le Venezuela à la recherche des derniers Yanomamis, de Bruce Chatwin chassant le kangourou et recueillant les légendes en Australie et en Patagonie, de Gavin Young faisant à sa manière l'éloge de la lenteur en bouclant un tour du monde pittoresque en bateau, du Pirée à Canton, puis de Hongkong à Plymouth, d'Alexander Frater cheminant de Bombay au nord-est indien à la poursuite de la mousson, ou de Paul Thérout faisant le tour de la Méditerranée, de Gibraltar à Ceuta, en expérimentant tous les moyens possibles de locomotion - funiculaire, autobus, train, ferry et paquebot - sauf l'avion !

« On s'autorise à distinguer une spécificité des écrivains voyageurs français, à en parler et à mieux cerner son charme singulier »

C'était l'époque où nous autres, Français, avions des complexes : nous comptions sur les doigts d'une main nos écrivains voyageurs capables de toucher un large public. Et nous n'osions pas nous consoler en avançant que le Suisse Nicolas Bouvier, auteur de *L'Usage du monde* devenu la bible du *travel writing* à la fin du XX^e siècle, était un écrivain de langue française. Heureusement, la marée est remontée depuis cette époque de basses eaux. Et nos vaisseaux ont quitté impeccables leurs jetées. Il y a eu le festival Étonnants Voyageurs, fondé à Saint-Malo en 1990 par Michel Le Bris et Jean-Claude Izzo ; il y a eu des magazines tels que *GEO* et *Grands Voyageurs*, auxquels participent régulièrement de bons écrivains ; il y a eu la revue *Long Cours*, lancée en 2012 par Tristan Savin avec l'ambition de faire une large place aux aventuriers érudits, aux romanciers nomades et aux illustrateurs globe-trotteurs ; il y a eu une floraison de carnets illustrés, comme *Transports peu communs* (2), un éloge coloré de la démesure du monde que publient aujourd'hui Olivier Barrot et Alain Bouldouyre à La Table ronde ; il y a

eu le succès des livres de Jean-Luc Coatalem, Sylvain Tesson et Jean-Christophe Rufin. Sans oublier le récit de Jean-Paul Kauffmann qui, dans *Remonter la Marne* (3), raconte son périple à pied le long de la rivière, la plus longue rivière de France, de son embouchure du côté de Charenton à sa source sur le plateau de Langres.

À lire ces trois-là, on s'autorise à distinguer une spécificité des écrivains voyageurs français, à en parler et à mieux cerner son charme singulier. La vieille nation, qui dispose toujours d'une possession sur la terre ferme d'Amérique et qui demeure un empire maritime grâce à Saint-Pierre-et-Miquelon, aux Antilles et aux Mascareignes françaises, à nos archipels du Pacifique, à nos terres Australes et à nos mythiques îles Éparses de l'océan Indien, a eu le don d'enfanter des aventuriers métaphysiques et des vagabonds instruits. Voyez Sébastien de Courtois trouvant dans le souvenir d'Arthur Rimbaud la matière et le mobile d'un *Éloge du voyage*. Ou Jean-Yves Loude, écrivain et ethnologue, fin connaisseur des mondes africains et lusitains, nous ouvrant les portes d'un Brésil noir, magique et mystique dans *Pépites brésiliennes*. « Il y a une chose dont le Brésil souffre aujourd'hui, explique-t-il pour éclairer sa démarche iconoclaste, c'est la persistance de préjugés qui collent à l'évocation de ce pays, clichés pour l'essentiel fabriqués par le cinéma, la télévision, l'industrie touristique, et entretenue par la paresse intellectuelle. »

Leurs émerveillements (et leurs colères)

Jean-Yves Loude définit précisément la mission des écrivains voyageurs français - puisque au pays de Voltaire, Zola et Sartre, on aime que les littérateurs soient investis d'un ministère. Elle consiste à dissiper les clichés, les stéréotypes et les idées reçues pour voir enfin « ce que l'homme a cru voir », comme l'écrit Jean-Arthur dans *Le Bateau ivre*. À cet effet, l'écrivain voyageur français aime mettre ses pas dans ceux de ses prédécesseurs pour se souvenir de ce que furent leurs émerveillements (et leurs colères). Qu'il chemine vers Tadjoura, vers le pôle Sud, vers Compostelle, vers São Luís do Maranhão ou à travers les forêts de Sibérie, on ne l'imagine pas



Trois écrivains animés
par l'esprit d'aventure :
en haut, Patrice Franceschi,
en 2010, sur son trois-mâts
d'exploration La Boudeuse;
en bas, à gauche,
Jean-Christophe Rufin
survolant Dakar et l'île
de Gorée en 2007 ; à droite,
Jean-Paul Kauffmann
sur les bords de Marne.

PATRICE COPPEE/AFP
JEAN-MICHEL TURPIN/LE FIGARO
MAGAZINE ET ERIC
PAUDET/DIVYRGEANCE

autrement qu'avec un bon livre dans la poche et dans la tête le projet d'en parler à ses lecteurs, qu'il s'agisse de *Moby Dick*, de *Tristes Tropiques* ou du *Traité des coniques*. Partir loin, pour un écrivain français, c'est souvent le plus court moyen de faire entendre un jugement sur le monde et la vie. Et de se souvenir, avec Paul Morand, qu'« ailleurs est un mot plus beau que demain ». ■

(1) « *Les Naufragés du Batavia* », suivi de « *Prosper* », Points Seuil, 125 p., 5,20 €.

(2) « *Transports peu communs* », La Table ronde, 160 p., 28 €.

(3) Fayard, 264 p., 19,50 €.

**LONG COURS**
N° 3,
printemps 2013,
194 p., 15 €.

Lancée en août 2012, la revue trimestrielle *Long Cours* n'aura eu besoin que de trois numéros pour se faire une place au soleil (pres de 40 000 exemplaires vendus chaque trimestre !). La raison de ce joli succès ? La spécialisation dans un registre qui attire de plus en plus de lecteurs : l'aventure. En mots et en images, *Long Cours* a choisi de miser sur l'analyse, le reportage, l'enquête. La réflexion prime sur l'information, la lenteur sur la vitesse chère aux quotidiens. Dans ces pages, on prend le temps de vivre, de voir les choses, de découvrir les gens, leurs mœurs. Parce que les aventuriers d'hier étaient aussi des hommes de plumes, *Long Cours* poursuit la tradition et ouvre ses colonnes à des écrivains qui ont roulé leur bosse. Des le premier numéro, le sommaire claque : une chronique de l'Égyptien Alaa El Swany, une nouvelle inédite de Douglas Kennedy, un texte de Mark Twain et la présence de Sylvain Tesson et de son compère photographe Thomas Goisque pour un reportage en mer Noire... Le numéro deux sera servi par des contributions de Gerard Rondeau à Okinawa, Caryl Frey chez les Mapuches. Le troisième numéro n'est pas mal non plus. Luis Sepulveda évoque son Chili, Jean-Christophe Rufin part vers Santiago et illustre son récit de pèlerin de sublimes aquarelles ; et le tandem Tesson-Cédric Gras visite pour la côte ouest du Groenland. Prochain débarquement : le 6 juin avec, au sommaire, une nouvelle inédite de Jérôme Charyn et Naples vue par Erri de Luca.

BRUNO CORTY

**LES NUITS DE SIBÉRIE**
De Joseph Kessel,
Arthaud,
119 p., 10, 50 €.

Le jeune Joseph Kessel – on imagine que le récit est autobiographique – engage volontaire dans l'aviation, est en mission à Vladivostok, en Sibérie. Il est captivé par cette ville fantôme, noire et violente. Des le début, il en brosse le portrait : « Vladivostok est une ville que les grands vagabonds traversent souvent, mais ils ne s'arrêtent guère. Par quoi les retiendrait-elle ? » Et un peu plus loin, quand il arrive à la gare, en plein hiver durant l'année 1919, ce n'est que désolation. « Ce n'était pas une salle de gare que j'avais devant moi, mais un asile de nuit, un hôpital pour misérables, un entrepôt d'émigrants, un de ces lieux que l'humanité a inventés pour cacher ses haillons et ses plaies. » Et lui, par quel est-il attiré ? Qu'est-ce qui l'étonne tant dans cette cité monstrueuse ? Il observe notamment, avec d'autres Occidentaux, les bagarres sanglantes entre les rouges et les Russes blancs. Il est littéralement fasciné par un monstre nommé Semenov, sorte d'Ivan le Terrible qui ne parle qu'avec les armes et les poings. Un jour, l'un des lieutenants de Semenov invite Kessel à prendre un verre de vodka. Le jeune aviateur accepte : chaque fois qu'il s'est retrouvé en présence de vrais aventuriers, sans même qu'une parole eût été prononcée, il y avait comme une entente subite, explique-t-il. S'ensuit un road-movie lunaire, une histoire que seul l'auteur du *Lion* est capable de conter avec sa verve magnifique, son tempo, ses apostrophes au lecteur. Nuit magique. Et dire que ce petit bijou est resté inédit depuis quatre-vingt-trois ans !

M. A.

La guerre au quotidien

NI THOMAS GOISQUE ni Sylvain Tesson n'étaient nés lorsque Pierre Schoendoerffer a tourné *La Section Anderson* (1967), fameux reportage de guerre au sein d'une unité de la première division de cavalerie aérienne américaine engagée au Vietnam, mais il y a fort à croire qu'ils y aient vu par la suite l'acmé du genre.

Dans les pas du maître, ces familiers des grands reportages ethnologiques, géographiques et culturels ont assisté à partir de 2005 au déploiement de l'armée française en Afghanistan. Goisque-Tesson, c'était le tandem parfait pour accompagner les chasseurs alpins (27^e BCA), la Légion étrangère (2^e RI) et l'infanterie de Brive tué au nord de la vallée d'Uzbin le 15 octobre 2011, ainsi que les

et un aventurier aux semelles de vent pour les textes en contrepoint. À leur emboîter le pas de Kaboul aux différents théâtres des opérations, on comprend que ces deux baroudeurs ont assisté à la guerre sans l'aimer, mais sans s'interdire non plus de manifester leur fascination pour la fraternité des armes et une grande admiration pour le courage des soldats engagés.

Les dernières pages de leur album honorent d'ailleurs la mémoire de Thibault Miloche, infirmier du 126^e régiment d'infanterie de Brive tué au nord de la vallée d'Uzbin le 15 octobre 2011, ainsi que les

88 soldats français morts sur le sol afghan. C'est Homère qui a raison contre Apollinaire : la guerre est plus triste que jolie.

Poignantes, les deux dernières photos de leur livre parlent de tristesse et de deuil. On songe alors à *L'Illiade* ou le *Poème de la force*, de Simone Weil : « La violence écrase ceux qu'elle touche. Elle finit par apparaître extérieure à celui qui la manie comme à celui qui la souffre ; alors naît l'idée d'un destin sous lequel les bourreaux et les victimes sont pareillement innocents, les vainqueurs et les vaincus frères dans la même misère. » ■

S. L.

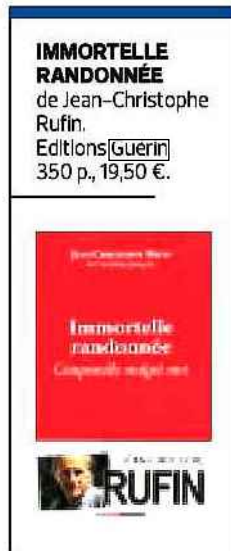
D'OMBRE ET DE POUSSIÈRE

De Thomas Goisque (photographies) et Sylvain Tesson (textes), Albin Michel, 192 p., 30 €. En librairie le 6 juin



Rufin : « Le risque est le contraire de la résignation »

L'écrivain estime qu'il faut s'ouvrir aux autres, aller à la rencontre de l'inconnu.



PROPOS RECUEILLIS PAR
MOHAMMED AÏSSAOUI
maissaoui@lefigaro.fr

Pèlerin inattendu à Compostelle, l'écrivain témoigne de sa pratique de l'aventure.

LE FIGARO LITTÉRAIRE. –
L'aventure est-elle encore possible aujourd'hui ?

Jean-Christophe RUFIN. – Je ne sais pas, mais elle est encore souhaitable. Ce qui est certain est que l'aventure ne correspond plus à l'idée que l'on se faisait. Ce n'est plus lié à tous les mots en « ex » : extrême, exploit, extraordinaire, exotisme... Car l'aventurier n'est pas hors du monde. Quand j'ai pris le chemin de Compostelle, ce n'est pas à proprement parler une aventure – on ne risque pas de se faire manger par des lions –, mais je pense que l'esprit d'aventure peut animer chacun d'entre nous. Il y a bien quelque chose qui limite l'idée même de l'aventure, c'est le principe de précaution, et ce, dans tous les domaines (médecine, transport, alimentation, technologie...). Du coup, on refuse l'idée de prise de risque. Le

principe de précaution est le contraire de l'esprit d'aventure.

Mais peut-on toujours faire de nouvelles découvertes ?

Il y a le familier et l'inattendu. L'aventure, c'est se résoudre à l'inattendu, à l'inconnu, donc au risque. Mais, pour cela, point besoin d'aller vers des horizons lointains. S'ouvrir aux autres, parler, c'est être capable d'accueillir cette part d'inconnu. Il y a des personnes qui m'ont reproché d'avoir traversé la banlieue industrielle quand j'ai effectué Compostelle par le Chemin du Nord mais l'aventure, ce n'est pas tout le temps exotique ni agréable. Pendant cette marche, j'ai multiplié les situations de remise en question. L'esprit d'aventure,

c'est, par exemple, changer de métier – je l'ai fait plusieurs fois. Pour d'autres, c'est se lancer des défis, être capable de plonger de dix mètres... Cet esprit peut consister en une remise en question. L'aventure ne va jamais seule, elle s'accompagne d'un vécu, d'une expérience. On ne prend pas la route pour la route, il y a toujours quelque chose derrière. Pour ma part, à chaque fois que j'ai subi une situation pouvant être vécue comme un échec ou une frustration, j'ai tenté de la transformer en une prise de risque. Je ne crois pas à la notion de courage, mais je crois que le risque est le contraire de la résignation.

Vous écrivez qu'aventure et corps sont liés. Il n'y a pas d'aventure sans souffrances ?

En tout cas, le corps est le contraire du virtuel (jeux vidéo, simulation, jeux de rôle où l'on peut être un super-héros...). Je crois qu'il n'y a pas de possibilité de réelle aventure sans la participation du corps. Mais, attention, il ne s'agit pas forcément d'effectuer des exploits, ce peut être simplement des limites que l'on se fixe en fonction de son âge, de son handicap, de ses peurs. Peu importe. Mais forcément, comme j'ai pu le constater à Compostelle, l'aventure est une initiation qui passe par le corps. ■